

PARISCOPE – Dimitri Denorme

« Les peintres ne parlent pas, **ils peignent.** » a-t-on coutume d'entendre. Van Gogh ne dérogeait pas à la règle, ses difficultés à communiquer oralement avec autrui étant notoires. Mais s'il parlait peu, il écrivait beaucoup. On a retrouvé plus de 900 lettres signées de sa main, la majorité à l'adresse de son frère Théo. Cette correspondance, parmi les plus célèbres de l'histoire de l'art, est chargée d'espoirs et de désillusions, d'amertume et d'exaltation. C'est dans ce précieux trésor qu'a choisi de se plonger Jean O'Cottrell pour tirer la matière première de son spectacle. Il est aussi allé chercher du côté d'Antonin Artaud et de son « Van Gogh, le suicidé de la société ».

Grand bien lui a pris, puisque, **entre ombre et lumière, le portrait intime qu'il nous offre du génie nous a définitivement comblés.** La réussite passe d'abord par le montage intelligent des lettres retraçant les moments clés de l'existence du peintre, dans un ordre chronologique. Il est question de peinture, de couleur, de travail bien sûr, mais aussi de solitude, de démence et **d'une incroyable réflexion sur la place de l'artiste dans la société.** Un chevalet, une toile, une chaise, un vase suffisent ici à nous transporter.

La mise en scène est particulièrement soignée. Elle dessine elle-même un véritable tableau. O'Cottrell nous fait voyager autant dans les œuvres du peintre que dans sa tête et dans son cœur. Se mettre dans la peau de Vincent Van Gogh : l'exercice était périlleux. Mais le comédien s'en sort à merveille. Tout y est : la sensibilité, l'émotion et la réflexion. **La simplicité se conjugue ici à l'élégance** et c'est précisément ce qui installe dans la salle une écoute quasi-religieuse.

« Que la vie devienne aussi belle que dans une simple toile de Van Gogh et pour moi ce sera assez » : il y a fort à parier qu'à la fin de la représentation, vous acquiescerez dans un profond soupir au rêve qu'Antonin Artaud formulait en 1949. Et vous serez saisi par une irréprouvable envie d'aller vous replonger dans la correspondance de l'homme au chapeau de paille. »

RHINORECEROS - Gwendoline Soublin

« (...) À l'image du peintre, la pièce se fiche de plaire. Seule compte l'exigence de l'art, sa mortelle folie et ses nuances qu'on éclaire à la lueur de bougies. (...)

La rudesse de la pièce tient à ce qu'elle ne profite jamais de la folie du peintre pour tirer à elle l'émotion. *Van Gogh autoportrait* refuse le compromis cathartique. Il ne s'agit pas ici de donner corps au peintre impressionniste mais bien d'en sentir l'âme. En ne cherchant pas l'image poignante, la phrase marquante ou le geste sublime, la pièce laisse les spectateurs désarmés – donc libres. (...) **Enlevez le vernis, il restera l'homme qui n'a de contradictoire que le regard réducteur porté sur lui.** »

LA COULISSE – Lou Madouni

« Les amateurs du célèbre peintre néerlandais salueront les nombreuses allusions à son œuvre, à commencer par l'intention même de la pièce : **l'autoportrait. Van Gogh en a réalisé de nombreux avec des pinceaux. Et voilà qu'O'Cottrell nous en offre un avec des mots.** (...)

Le monologue sensible, juste, est composé à la fois de citations du texte d'Artaud, *Van Gogh, le suicidé de la société*, et d'extraits de correspondances de Van Gogh, notamment celle entretenue avec son frère Théo. (...)

La sélection de textes, belle et émouvante, privilégie l'humain, la sensibilité du personnage. Et pour ce moment de magie, nous pardonnons volontiers cette licence artistique qui attribue à Van Gogh les mots et l'analyse d'Artaud sur Van Gogh. (...) L'idée de représenter l'humanité derrière l'excentricité qui a marqué l'opinion commune était risquée, mais **le pari est gagné, le contrat est rempli, la pièce est réussie.** »

LE BIEN PUBLIC – Guillaume Malvoisin



Jean O'Cottrell a pris possession de Van Gogh et l'a joué avec une rare intensité. Photo Vincent Arbelet

L'insolence est un art difficile.

Qu'est-ce qui pousse un comédien à se jeter dans la correspondance de Van Gogh à son frère, à en tailler au métronome une partition complexe et à la dresser clairement face à la foule dans la pénombre ? Rien. Et c'est ce rien qui fait le prix de ce spectacle-là. Ce rien dont l'écho nous renvoie la lucidité du Hollandais. Celle qui le mène à voir le jaune, à défaut de voir la vérité dans le blanc de l'œil. Pour pouvoir vivre un peu mieux, simplement.

Calme et harmonie

Van Gogh le dit comme une vérité impénétrable : on n'allume pas la bougie à l'attention du papillon. Qu'est-ce qui peut alors le pousser à s'y brûler le corps et l'âme ? Sans doute une chose voisine de ce qui nous pousse à entrer dans les maisons de théâtre comme dans les maisons de tolérance. Furieusement inutile, le théâtre mais, **sortant d'un spectacle comme *Van Gogh, Autoportrait*, on serait tenté d'ajouter ceci : indispensable.**

C'est dans l'œil du spectateur que Jean O'Cottrell, rouquin mimétique, traque le calme et l'harmonie réclamés par le peintre.

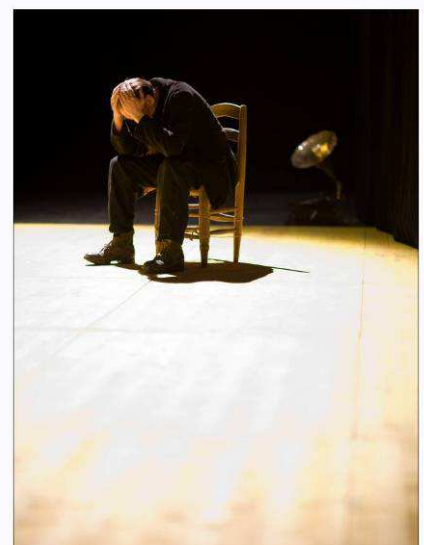
Jouant constamment avec nos attentes, O'Cottrell s'ingénie à pratiquer le détour, démonte la correspondance du peintre et recompose, à l'aide de François Chattot, tribun à répétition qui l'accompagne, une sorte de danse. Le plateau jaune qui porte le comédien devient poème solide.

C'est un Van Gogh rare, loin des vitrines à touristes, qu'il expose. Avec cette liberté et cette insolence propre aux jazzmen. Ornette Coleman écrivait d'un sax cuivré : « Beauty is a rare thing » (*la beauté est une chose rare*). Dont acte.

FROGGYDELIGHT - Nicolas Arnstam

(...) **Le montage est si remarquablement réalisé** que bien qu'il parle à son frère, on a la sensation de pénétrer dans l'intimité du génie hollandais et d'entendre ses considérations sur la difficulté d'être artiste et de vivre de sa passion, mais aussi sur le plaisir de peindre, de communier avec la nature et l'envie d'être aimé. On découvre ainsi "de l'intérieur" un homme plein de contradictions mais avant tout écorché vif et plein de lucidité.

(...) Ce soir-là, il nous a semblé rencontrer le vrai Vincent dans **cet autoportrait sobre et fort où le peintre est campé avec une sincérité qui force l'admiration** par un comédien habité par son amour du personnage et de l'homme.



Sous le soleil de Van Gogh

(...) Entre l'acteur et le peintre, l'empathie est profonde, **le premier faisant approcher comme rarement la vérité du second**. Loin de toute imagerie sulphurienne pour génie miné par la folie.

Gaillard costaud, solidement bâti, qui se débat avec sa solitude et son besoin d'amour. S'abandonnant au désarroi lorsque l'aimée Kate l'abandonne ou que les siens le rejettent comme une "sale bête", un chien qui "a trop de poils" et "pourrait mordre". Emporté par la rage de travail pour percer le secret des couleurs, figé par "le regard idiot de la toile" qui dit au peintre : "tu es idiot". Ridé comme vieilli avant l'âge, il dit encore : "je voudrais peindre pour que qui a des yeux puisse y voir clair".

Tout le secret de cet Autoportrait est là.

LE MONDE.FR- Judith Sibony



Van Gogh et son double

Au Paradis du Lucernaire (c'est-à-dire dans la petite salle située tout en haut de l'édifice parisien), il y a **un très doux moment de théâtre à vivre en ce moment : la rencontre de deux personnages, émouvants à en pleurer**. Il s'agit du peintre Van Gogh (1853-1890), dont le spectacle propose un «autoportrait»*, et du comédien Jean O'Cottrell, qui s'empare de la correspondance de Van Gogh et l'interprète comme le rôle de sa vie.

L'acteur est en effet devenu le véritable co-auteur de cet « autoportrait », lui qui a choisi, un à un, **les extraits de lettres, comme autant de touches colorées d'un tableau intérieur**. Si bien que dans ce spectacle, on ne saurait séparer celui qui peint de celui qui est peint.

D'ailleurs, le comédien ressemble de façon troublante à son modèle. Et **la poésie du spectacle offre un écho parfait à celle des toiles** du célèbre peintre. Si la mise en scène convoque tous les accessoires familiers de Van Gogh, ce n'est pas à titre d'illustration, mais bien en tant que signes évocateurs. La chaise de paille, le fauteuil, le vase ébréché, le chevalet, la toile et la valise sont alors autant d'échantillons qui confirment le pouvoir symbolique des objets sur une scène. Sans oublier la gerbe d'iris, que l'acteur déploie au moment où Van Gogh décrit sa palette de couleurs. Montrer des fleurs naturelles pour traduire le travail d'un inventeur de couleurs, c'est une idée théâtrale qui vise bien plus juste qu'une simple transposition.

Enfin au-delà les images, on est aussi frappé par **la douceur imperturbable avec laquelle le comédien interprète les élans d'enthousiasme, de tendresse, ou de folie du grand peintre**.

Les phrases de Van Gogh n'en sont que plus touchantes, à commencer par ce beau refrain, que Jean O'Cottrell répète l'air de rien, au début du spectacle, en chantant sur une **musique de Jean-Marie Sénia** : « *Il n'y a rien de plus réellement artistique que d'aimer les gens* ». Cette petite phrase en dit long sur le personnage si tragiquement solitaire, qui rêvait en vain d'avoir femme et enfant, et qui disait que « *vivre, travailler et aimer ne sont pratiquement qu'une seule et même chose* ». À plusieurs reprises, le peintre réputé sauvage fera également cet aveu : « *c'est toujours pour moi un plaisir qu'on me regarde faire quand je travaille dehors* ». A celui qui aimait avoir des spectateurs, c'est donc rendre justice que de transposer son autoportrait en spectacle.

Et puis, de la peinture au théâtre, il n'y a qu'un pas, comme aimait à le dire Antonin Artaud, dont le texte *Van Gogh le suicidé de la société* offre les premiers mots du spectacle d'O'Cottrell. Dans *Le Théâtre et son double*, il érigeait certaines toiles « *suprêmement matérielles et anarchiques* » en modèle de « *ce que devrait être le théâtre* »*. C'est lui rendre justice à lui aussi, tout en finesse, que de faire retentir dans un théâtre ses propos sur un grand peintre.

LA TERRASSE - Véronique Hotte

(...) Le **comédien vif et inspiré** Jean O'Cottrell campe sur la scène à la fois l'homme et l'artiste en quête d'absolu. Le spectateur est convié à une recherche de tous les instants à travers laquelle l'être infiniment fragile et profondément humain qu'est Vincent s'exprime pour vivre et survivre. (...)

Habité par sa passion de peindre et un désir d'expression forcené, il ne cesse en même temps de questionner le monde et son frère Théo, un autre lui-même aux antipodes de sa propre posture sociale, tous deux à l'écoute sincère l'un de l'autre. (...)

Rien ne manque de l'imaginaire solaire diffusé par l'icône picturale attachante. Prennent alors vie, délicatement l'évocation du café à Arles et les lumières des étoiles célestes dans le firmament noir: O'Cottrell est plus Van Gogh que nature. (...) Rien ne manque au souvenir magistral d'un artiste injustement méconnu et devenu une référence artistique d'envergure en notre époque d'indécision et d'incertitude.

Un beau travail précis et concret qui fraie en même temps avec la beauté et l'onirisme qui jamais ne lasse.

FRANCE INTER - Paula Jacques – Cosmopolitaine

"Je voudrais vous faire partager mon enthousiasme pour un spectacle que j'ai découvert hier, intitulé "Van Gogh, autoportrait" écrit et joué par Jean O'Cottrell.

Jean O'Cottrell est un comédien extraordinaire d'une cinquantaine d'années qu'on ne voit pas assez souvent sur scène, mais je le soupçonne d'y être pour quelque chose. C'est un homme très exigeant qui a un sens de l'absolu de son métier, un peu comme cet artiste "Van Gogh" auquel il consacre **une heure absolument extraordinaire**.

Jean O'Cottrell a donc pris des éléments dans la correspondance de Vincent Van Gogh à son frère, mais aussi à sa famille, ses amis, des éléments dans "Le suicidé de la société" d'Artaud et il a construit **une heure magnifique de monologue** durant laquelle **nous assistons à toute l'intériorité de cet homme, simple, pétri d'absolu et de passion pour son métier** qui est en même temps, sous ses dehors frustrés, un très grand connaisseur de l'art.

Il compose une heure avec cet homme qui est complètement poursuivi ... on a beaucoup parlé de la folie de Van Gogh, effectivement on a parlé de cette oreille coupée, mais c'est peut-être finalement une sorte d'anecdote par rapport au chemin de son calvaire. Son calvaire étant : "comment saisir la beauté, comment vivre seul, comment vivre sans le réconfort d'une femme, **comment arriver à être meilleur...** à me dépasser et est-ce que tout ça finalement n'est pas plus puissant que moi. **Il y a une sorte de lutte contre la chose absolument impossible à renverser qui est l'excellence** et c'est un combat qu'il va perdre. Il va le gagner bien après sa mort.

Jean O'Cottrell est **un conteur merveilleux** et il a l'habileté dans sa mise en scène de meubler – on ne le voit jamais peindre évidemment (il n'y a rien de pire que de voir un peintre peindre ou un écrivain en train d'écrire) – de meubler la représentation par l'activité incessante des mains de Van Gogh, cet homme qui est fait pour pétrir la matière et qui passe son temps à déplacer des petits objets dans sa chambre, il les déplace avec **une méticulosité qui laisse déjà entrevoir la folie qui va le gagner**.

Bref allez voir Van Gogh autoportrait, vous m'en direz des nouvelles."



Un Van Gogh à fendre le cœur.

La chaise en paille défraîchie, les galoches, la couleur jaune au sol...

Un premier regard rapide laissait craindre trop d'illustrations littérales dans ce Van Gogh Autoportrait, composé d'extraits de la fameuse correspondance de Vincent avec Théo, son frère et d'une touche d'Artaud (la suicidé de la société)... Mais **Jean O'Cottrell parle juste, d'emblée. Il porte son personnage** grâce à tous ces accessoires semés comme des cailloux sur sa route d'acteur. Sans eux, il n'y parviendrait pas. Avec eux, il remonte le cours des humeurs de Vincent, **puissant mélancolique ou fervent créateur affamé de peinture**. Mieux encore, O'Cottrell chante des ritournelles à nous fendre le cœur, et finit par apparaître de plus en plus creusé, de plus en plus rouquin, de plus en plus... Van Gogh.

L'HUMANITE – Charles Silvestre

L'amour fou de Vincent Van Gogh

Van Gogh n'a pas fait cadeau au monde de ses seuls tableaux. Il lui a aussi offert un suprême exemple d'amour fou. C'est ce Van Gogh que réveille Jean O Cottrell qui, il y a trente-cinq ans, jouait l'autre face de Van Gogh, celle de la démence.

(...) **Le Van Gogh d'O'Cottrell est un homme aux sentiments élémentaires.** Altruiste de l'art : "Je n'ai pas assez de mains, de toiles, de couleurs, pour peindre tout ce que je vois de beau". Ou encore : "Je veux peindre de façon à ce que tous ceux qui ont des yeux y voient clair". A la recherche éperdue de l'amour, d'une femme, 'cet infini'. Citations issues de ses lettres. L'acteur compose ainsi, par touches successives, un autoportrait de Van Gogh. Au centre, cette tête de "boucher roux", selon la géniale expression d'Artaud, que s'est faite Jean O Cottrell. **L'homme se dresse, terrible et doux.** Il va de la chaise paillée au tas du chevalet, de la toile, et du vase, manipule lentement chaque chose, met son phonographe en route. Cette sérénité est traversée de fulgurances. La fameuse oreille coupée, signe de sa folie, est suggérée en un éclair : le couteau de l'artiste tranche un iris retiré du bouquet, puissante métaphore qui rassemble la chair de l'artiste et le chef - d'œuvre. "Le corps sous la peau est une usine surchauffée", répète-t-il.

Jean O'Cottrell ne joue pas Van Gogh, il est Van Gogh. Au sol, il dispose en forme de silhouette le pantalon et la chemise qu'il a quittés. Et l'on peut y voir le bleu du travailleur ou une crucifixion. Au final, le peintre revient surmonté de son fameux chapeau de paille ceint de douze bougies allumées. Il chante, comme une mélodie, "la cueillette des olives, les alyscans, le café d'Arles". Les œuvres de Van Gogh enchantent, dit-on, le monde. Puisse sa vie connaître un jour le même destin.



FRANCE CATHOLIQUE- Pierre François

« **Van Gogh, autoportrait** » est une pièce prenante. Au sol, un tapis de la couleur de ses célèbres tournesols. Et un amas d'ustensiles parmi lesquels on n'identifie au premier regard qu'une chaise et un chevalet.

Au fond à cour, un homme assis, la tête entre des mains refermées, formant des poings. (...) D'emblée est abordé le thème de la folie. Les propos sont d'Antonin Artaud car le spectacle mêle la correspondance de Vincent avec *Van Gogh, le suicidé de la société* (1949).

Mais heureusement, d'autres sujets sont aussi proposés à la réflexion – ou au ressenti – du spectateur. Au premier rang desquels la plongée dans un univers artistique. Cette dimension est particulièrement réussie : on sent dès les premières répliques combien il nous faut abandonner nos repères habituels pour nous laisser prendre par le monde intérieur de Van Gogh, ici présenté d'une façon unifiée. (...)

Rien que pour cette dimension, **cette pièce mérite le déplacement**. Le talent du comédien est largement à la hauteur du propos, et les deux combinés créent **une ambiance singulière, poétique et didactique à la fois. Captivante aussi...**

THEATRORAMA - Dany Toubiana

Une palette d'émotions

Dans une lumière tamisée, sans reliefs et quelque peu blafarde, d'une voix forte, l'homme lance la phrase alors qu'il tient son visage dans ses mains. Il est assis sur une chaise aux pieds rafistolés avec de la ficelle. Il lève la tête et Van Gogh se trouve devant nous, la barbe et le cheveu roux, le regard bleu, direct et pénétrant, tel que ses autoportraits nous le laissent imaginer. Durant une heure, Jean O'Cottrell lui prête sa voix aux inflexions douces et aux fulgurances métalliques. (...)



On décrit souvent Van Gogh comme un fou génial dépassé par ses chefs d'œuvre. Or dans sa correspondance, on découvre un homme cultivé, qui parlait quatre langues, avec une immense culture littéraire et picturale. (...) **Pas à pas, O'Cottrell fait coexister dans son adaptation le trivial et le savant** : les difficultés à se nourrir, les extravagances et les rapports compliqués aux autres et les réflexions élaborées sur sa recherche obstinée de la couleur et de la forme. (...) L'astuce de la mise en scène consiste aussi à éviter sur le plateau l'illustration des tableaux de Van Gogh. (...) Pourtant à la fin de la pièce, tous les grands thèmes des tableaux de Van Gogh sont présents. (...) Le décor si simplement posé, devient le musée imaginaire des œuvres de Van Gogh que chacun porte en soi. (...)

Dans **un jeu puissant et sobre à la fois**, avec une grande économie de gestes, O'Cottrell donne vie au corps émacié de Van Gogh. (...) Il construit avec patience **un personnage qui**, même dans les instants de désespoir et de folie, **apparaît peu à peu dans toute son humanité et pétri de la lucidité du visionnaire**. Explorant l'intimité révélée par les lettres de Vincent, Jean O'Cottrell démultiplie l'intensité du texte et **construit au fur et à mesure des perspectives à la réflexion**. (...)

COUPDECOEUR THEATRE - Muriel Mangin

Un immense spectacle et une performance lumineuse de Jean O'Cottrell dans le rôle de ce génie déchiré d'amour dont le cri de désespoir résonne longtemps après la fin de la représentation.

Une plongée intime dans l'univers de Van Gogh qui ravive les souvenirs que nous pouvons avoir de la vie de ce grand peintre : sa passion pour l'art et son refus d'en faire un commerce, son goût pour la couleur jaune, ses affres et tourments, son attirance pour l'absinthe, sa maladie mentale qui parfois le submergeait, sa subtile correspondance avec son frère Théo... Tout cela est **magnifiquement évoqué dans les textes écrits et interprétés par Jean O'Cottrell avec beaucoup d'émotion et de talent**.

Jean O'Cottrell redonne vie à Van Gogh ; **une performance toute en émotions, à l'intensité croissante** qui laisse le mystère planer sur la cause du mal être psychique de ce grand peintre. (...) **Un moment à vivre sans attendre**.

EVENE.FR – Cécile David

Citron, ocre, or pâle. Seul, Vincent Van Gogh (1853-1890) fait le point dans sa modeste maison jaune. Le décor est simple : un vase en terre cuite, un chevalet, une toile jaunie, une valise, un bouquet d'iris, une chaise en paille et le fauteuil de Gauguin, meilleur ennemi de l'artiste néerlandais. (...) Le peintre enchaîne les monologues et les conversations avec Théo, son frère adoré.

Dans ce seul-en-scène, le clair-obscur domine : Vincent évoque ses heures sombres, sa folie, sans pour autant noircir le tableau. Car avant l'homme névrosé, **c'est bien l'être passionné qui l'emporte**. Celui qui aime la vie, les femmes et la nature, le soleil en premier. La fameuse scène de l'oreille coupée est évoquée furtivement et de façon métaphorique. Ainsi, au moment de porter le coup fatal, la lame de rasoir quitte le visage de l'artiste pour finalement trancher la tige d'un iris.

L'acteur et metteur en scène Jean O'Cottrell colle des textes de Van Gogh lui-même, de sa correspondance et des extraits des ouvrages d'Antonin Artaud. Le tout porté par les mélodies de Jean-Marie Sénia. **Sous les traits d'O'Cottrell, Vincent Van Gogh se raconte, en poème et en chanson, avant de s'en aller peindre dans la nuit noire. En paix.**

DIVERSIONS - Dominique Demangeot.

Van Gogh, Autoportrait est un monologue lumineux basé sur la correspondance entre le peintre et son frère Théo.

L'échange épistolaire est encadré par quelques passages de l'élégie sombre qu'Antonin Artaud consacra au peintre hollandais en 1947 : *Van Gogh le suicidé de la société*.

Car Van Gogh est un artiste maudit que la société bien pensante a voulu faire taire à coup de médecine et d'opprobre. Artaud et à la suite O'Cottrell, s'emploient à nous le démontrer.

Mais la pièce, **belle performance d'acteur, reconnue unanimement par une attention sans failles du public, s'intéresse à d'autres aspects du peintre** qui nous est présenté sur un plateau nu, parmi ses objets fétiches, l'indispensable chevalet, la palette maculée de couleurs, une vieille valise usée. **Van Gogh nous entretient de l'art de peindre avec un amour non feint.** Il faut l'entendre parler de la composition d'un tableau, équilibrer les couleurs, oser les contrastes, visage solaire sur ciel d'azur.

Van Gogh le confesse lui-même : s'il mène une vie de chien, **la peinture le mènera vers l'humanité, et c'est bien un peintre humain, trop humain que nous présente Jean O'Cottrell**, un artiste avec ses envies de femmes, ses faiblesses, ses attentes. Les variations de lumière ocre nous rappellent les paysages de Provence que le peintre hollandais a peints avec la sensibilité qu'on lui connaît. Une atmosphère paisible baigne le plateau, **si ce n'est de brefs accès de rage zébrant ce monologue dans lequel Van Gogh apparaît calme et serein, loin de l'aliéné qu'a voulu nous dépeindre la médecine.**

L'oreille coupée est mentionnée, tout comme la main brûlée, mais ces deux éléments qui forment le mythe de Van Gogh (le folklore ?) restent là où est leur place, en périphérie.

Tout est histoire de peinture finalement, de représentation de la réalité et à ce jeu, **Jean O'Cottrell nous donne à voir un Van Gogh philosophe, dédié tout entier à sa peinture, ne faisant qu'un avec elle.**

LA REVUE DU SPECTACLE - Jean Grapin

Les mots du peintre comme empreinte, comme parfum...

Jean O'Cottrell, qui crée "Van Gogh, autoportrait", est un comédien qui sait raconter. À sa manière. Dans une forme de distance chaleureuse avec les mots, il dit Van Gogh ; et le spectateur, avec bonheur, rencontre le peintre qui converse, en toute liberté, franchise et affection, avec son frère. Le comédien délivre des signes discrets pour fixer le cadre. Pour lui, une barbe taillée un peu roussie, autour de lui, une valise, une chaise, un fauteuil, un châssis, une palette, des iris. Éléments d'une évocation.

Dans une grande maîtrise de jeu, Jean O'Cottrell refuse d'entrer dans un quelconque personnage, de poser quelque décor que ce soit. Il laisse se développer les passions qui sous tendent le texte.

À la manière d'une archéologie respectueuse de son sujet, il sollicite un face à face fructueux entre le récit et le public. Ce travail rigoureux donne du relief et de l'intensité. **Créant de fait une intimité de qualité, justement et discrètement appuyée par la musique de Jean-Marie Sénia.**

Le comédien, par touches successives, imprègne l'espace de la scène de la présence du peintre. Lui donne **une cohérence tout humaine.**

Au final, lorsque le comédien salue, il semble se détacher des interstices de la représentation, de la scène. Celle-ci est chargée d'émotion. C'est bien dans l'atelier que le peintre vient de quitter que le spectacle a eu lieu. Les mots du peintre comme empreinte, comme parfum. "Van Gogh, autoportrait" est une œuvre de cénesthésie réussie.



CULTURE SANS CENSURE – S. D. et M. D.

Plus qu'une incarnation, L'acteur et metteur en scène, O'Cottrell, est Van Gogh, tant physiquement, cela en est troublant, que mentalement. **On le voit, on l'écoute et on y croit.** (...)

La mise en scène est minimaliste, tous les objets présents sur scène ont un rôle à jouer : le chevalet, la bougie, la peinture. Ici, l'homme se confie à son frère Théo mais pas seulement. Ses lettres sont tellement universelles qu'elles ne peuvent s'arrêter à ces deux individus, allant bien au delà. **Les thèmes abordés sont bien trop profonds pour être limités.**

Tout l'intérêt de la pièce se situe dans la configuration de cette mise en scène, le triptyque entre Vincent, l'acteur jouant le peintre et les spectateurs. Il permet d'**être au cœur de la vie de cet artiste et de ne pas s'arrêter à ce que nous connaissons déjà.** On (re)découvre alors que le peintre n'était pas fou, mais bien un artiste passionné, trop exigeant avec lui-même, en permanence dangereusement insatisfait, rongé par la syphilis et sa vie de bohème. Nous constatons ses talents littéraires, la difficulté de sa vie.

Il est intéressant de voir à quel point la vie de cet homme suscite encore et toujours une envie de le raconter, d'écrire sur lui, plus que tout autre peintre. En 1942 plus de 777 études avaient déjà été publiées depuis 1890. Sa vie mystérieuse, ses choix pas toujours évidents, interrogent. *"Il y a dans tout dément un génie incompris dont l'idée qui luisait dans sa tête fit peur, et qui n'a pas pu trouver que dans le délire une issue aux étranglements que lui avait préparés la vie."*écrit Antonin Artaud à son sujet.



Le Théâtre du Lucernaire propose **une interprétation différente de la vie tourmentée de cet homme** voulant être pasteur avant d'être peintre, se servant des couleurs pour continuer à vivre, essayer d'être aimé et qui devra attendre sa mort pour devenir un des peintre les plus connu et reconnu dans le monde.

POLITIQUE MAGAZINE – Madeleine Gautier

Une ressemblance troublante

Le rideau s'ouvre sur l'espace de vie du peintre. Jean O'Cottrell incarne Van Gogh et l'on reste saisi par la ressemblance troublante qui s'ajoute à l'intensité du texte. **Le spectateur**, que l'on accueille comme un ami, **est convié à pénétrer cette âme pétrie d'humanité** autant que de fureur et qui, sous l'écorce des choses, cherchait des vérités de la vie même. (...) Peut-on comprendre sa peinture si l'on ne tient pas compte de la force de cette énergie hallucinante qui domina toute son existence ? **Porté par l'élégance de son style, Jean O'Cottrell a su traduire avec émotion cette vie toute entière tendue vers la création**, avec pour seul bagage la couleur et sa puissance d'exaltation.

LE MAGUE.NET - Thierry de Fages

(...) A travers **une remarquable prestation**, l'acteur Jean O'Cottrell nous **fait découvrir un Van Gogh moins connu** : un homme à la fois cultivé et méditatif, qui expose avec calme ses théories picturales révolutionnaires, qui s'interroge sur l'orientation stylistique de son ami Gauguin, qui fait partager ses rêves de phalanstère artistique. Ce même Van Gogh, exalté et vindicatif, qui lance ses imprécations contre un monde bourgeois jugé stupide, pourri et corrompu.

« Comment incarner Vincent Van Gogh, ce pauvre peintre, alcoolique, fou et maudit, qui maintenant vaut si cher ? », s'interroge Jean O'Cottrell. **Notre équilibriste du Lucernaire a un choix lumineux** : il donne à cet être foncièrement ambivalent, mi-homme sage, mi-artiste fou une véritable intimité, soulignée symboliquement par un espace scénique à la fois bohème et recueilli, métaphore de l'univers mental de Vincent : une chaise paillée, le fauteuil de Gauguin, une brassée d'iris, le grand vase de terre cuite, un chevalet, la valise, une toile...

Dans cet espace confiné aux lueurs de maison auversoise, le pauvre diable roux nous confie autant sa fascination pour cette dernière halte printanière que sa méfiance envers le docteur Gachet, vampire

bourgeois à l'affût de ses toiles. **Par un jeu simple et évocatoire**, Jean O'Cottrell nous rappelle tout le mal de vivre de celui qu'Antonin Artaud qualifiait de « suicidé de la société » (...)

Mais subtilement, **l'acteur nous dévoile un homme plus complexe**. A l'imagerie d'Epinal de premier peintre punk du XIXe siècle ou d'un Claude Lantier hystérique addict à des couleurs jaune-orange psychédéliques, Jean O'Cottrell juxtapose un autre **homme plus humain, plus cultivé, presque tranquille**, qui propose de fines analyses psychologiques et esthétiques révolutionnant le monde de la peinture (*les lettres à Théo*).

Avec grand talent, Jean O'Cottrell tente sur scène de **percer le secret d'un artiste fondamentalement paradoxal**.

LES 3 COUPS - Aline Bartoli

« On ne se suicide pas tout seul »

(...) **Loin des clichés, le comédien nous dévoile un portrait intime du peintre avant-gardiste. Sans prétendre à une réhabilitation, il s'agit d'un hommage émouvant offert à un artiste incompris et fort mal aimé de son vivant.**

(...) Judicieusement choisies et arrangées, ces lettres retracent chronologiquement les moments clés de la vie de Van Gogh : les déceptions amoureuses, le rejet de son père, l'oreille coupée, l'asile, la faim, la religion, l'alcoolisme, pour n'en citer que quelques-uns.

La pièce présente ainsi **un contenu très riche** puisque de nombreux aspects de la vie de l'artiste sont traités de manière sensible, sans tomber dans l'explicatif. Et là où on aurait pu s'attendre à la caricature d'un artiste asocial totalement habité par sa passion autodestructrice, le miracle se produit : **le spectateur est convié à entrer dans l'intimité d'un homme attachant, vulnérable, entier et cultivé**. Un homme certes avec une passion peu commune pour son époque, mais avec ses doutes, son envie de vivre, d'être payé pour son travail et par-dessus tout avec l'envie d'aimer et d'être aimé. L'amour qu'il porte à la beauté, à la nature, à l'humanité et aux femmes contraste avec le stéréotype de l'artiste solitaire en marge de la société.

Un décor figuratif, une mise en scène aérienne et poétique

Le décor invite à la rêverie, à une balade dans les champs de blé d'Auvers-sur-Oise. (...) La mise en scène, quant à elle, se sert d'objets symboliques posés çà et là. (...) De courtes mélodies chantonnées rythment agréablement la pièce et insufflent **la poésie et l'innocence de cet être de lumière** qu'était Vincent Van Gogh.

Une interprétation lumineuse

Jean O'Cottrell relève le défi du **monologue sans aucun temps mort** et porte brillamment la pièce à lui seul. (...) et s'adresse intentionnellement au public. Dans cet échange essentiel entre le comédien et son auditoire, il entend incarner le lien qui unissait Vincent à Théo. Le spectateur devient alors le confident, l'ami qui s'émeut de la misère et de la solitude de l'artiste et assiste impuissant à sa déchéance. **Ce crescendo, cette montée progressive vers la démence au fil de la pièce est très habilement jouée, sans jamais verser dans l'exagération.**

Par le choix des textes et son interprétation, on devine à demi-mot le point de vue du comédien : Van Gogh ne serait-il pas tant devenu fou par sa folie créatrice que par le poids d'une société qui l'a stigmatisé comme tel tout au long de sa vie ? La question reste entière, mais comme Jean O'Cottrell le dit si bien : « On ne naît pas tout seul, et on ne se suicide pas tout seul non plus ».

SPECTACLES SELECTION

Il est seul en scène, assis sur une chaise, resserré sur lui-même, dans un silence de méditation et de recueillement.

Il, c'est Vincent Van Gogh, que la ressemblance de Jean O'Cottrell à son modèle rend immédiatement présent. Il se déploie et commence ses pérégrinations volubiles au cœur de son atelier, au cœur de ses pensées et divagations, entre souffrance et solitude, dans l'apparente folie qui monte inexorablement. Seul, assoiffé de chaleur humaine, en quête d'amours même vénales, dans ce refus et cette incompréhension que lui opposent sa famille, le monde environnant. **Et pourtant ce monde qui lui refuse l'originalité et la non-conformité, le peintre génial le voit et le magnifie, sans amertume aucune, dans la luxuriance des couleurs brutales.** Exigeant jusque dans le moindre détail, il revendique avant toute chose l'omnipotence du travail, *car c'est en travaillant que l'on se rencontre, ça c'est la meilleure manière*. La peinture, pour lui, est la respiration possible du monde, pas celui des

esthètes dans la forteresse de leur cage dorée, mais bien celui, universel, des gens ordinaires ou non, des cocos comme des vrais amateurs de soleil, de champs et de ciels.

Comment imaginer que voisins et contemporains d'une telle force vive aient pu supporter celui qu'ils ont tous préféré considérer comme alcoolique et dément ? Dans sa quête du *vrai et de l'essentiel*, il leur renvoyait dans un miroir sans concession la pusillanimité de leurs ternes existences, leur incapacité à s'abstraire de la trivialité et de la cupidité quotidiennes. Antonin Artaud ne s'y est pas trompé qui rêvait *que la vie devienne aussi belle que dans une simple toile de Van Gogh*.

Dans l'espace théâtral qui se fait métaphore des années de création du génial Vincent, Jean O'Cottrell évolue entre absinthe et bouquet d'iris, devant le chevalet et la toile encore vierge. Gestes modestes et quotidiens avant la mue finale, lorsque, crucifié sur sa dernière défroque, il évoque **avec une émotion et une force saisissantes** le départ de cet être voué à l'incompréhension d'un monde qui s'est pourtant, sans vergogne ni remords, emparé de la manne que lui offrait post mortem cet illuminé génial et prophétique.

Une leçon de l'art au plus noble degré de son utilité universelle, servie par un comédien magnifiquement inspiré. Un bonheur à s'offrir, toutes pollutions cessantes...

B.C. LERIDEAUROUGE - Béatrice Chaland

(...) Sensationnelle prestation d'un grand comédien qui se fond dans la peau de son personnage pour restituer son image, pour perpétuer son message. Un incroyable mimétisme qui force respect et mutisme. Paroles et chansons qui se mêlent, tandis que les fils se démêlent. **C'est un admirable travail.** (...)

ACTEUR - M. Bertin

Jouer la folie avec pudeur révèle l'intelligence du comédien et la réalisation témoigne d'un sens aigu de l'ellipse de ce qui est essentiellement théâtral... Familiers ou non de l'œuvre picturale et des lettres à Théo, **il ne faut pas craindre de prendre la main que nous tend ce "passeur**.

FR3 MARSEILLE – Marie Albe

Les mots : spectacle, théâtre, art, sont abolis. **C'est à vivre tout simplement**, comme un moment fort de notre vie.

REVOLUTION – Jean-Pierre Léonardini

Un spectacle **tout de savoir et de respect**, qui concerne toute la création artistique. A voir sans hésiter.

FRANCE CULTURE - G-H. Durand

C'est Van Gogh qui est là, dans la chambre d'Arles. Et c'est Van Gogh face à la nudité de sa toile blanche... C'est à la fois toute la tragédie et la profondeur de Van Gogh que l'acteur réussit d'un seul coup à incarner. **Et il ne ressemble plus du tout, il est...**

Cette pièce n'est plus une pièce et l'acteur réussit à vivre la passion et à nous la faire partager.